



Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

32 | 2018

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

Tran Anh Q., *Gods, Heroes and Ancestors : An Interreligious Encounter in Eighteen-Century Vietnam*

NY, Oxford University Press, 2018, xvi-364 p.

Pascal Bourdeaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/4611>

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2018

ISBN : 979-10-320-0191-2

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Pascal Bourdeaux, « Tran Anh Q., *Gods, Heroes and Ancestors : An Interreligious Encounter in Eighteen-Century Vietnam* », *Moussons* [En ligne], 32 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/4611>



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Livres / Books

Tran Anh Q., *Gods, Heroes and Ancestors: An Interreligious Encounter in Eighteenth-Century Vietnam*, New York, Oxford University Press, 2018, xvi-364 p.

*Par Pascal Bourdeaux **

L'école méthodique avait érigé ce principe comme l'alpha de toute recherche : les documents écrits et leur critique objective sont les seuls révélateurs de la réalité historique. La nouvelle histoire puis l'ère du numérique ont profondément modifié notre rapport aux archives et notre façon de les appréhender : outre une plus grande accessibilité, c'est la multiplication des combinaisons possibles entre fragments épars du passé qui s'opère en ayant tendance parfois à reléguer au second plan les questions d'unicité et de matérialité même des sources écrites. Ceci n'enlève cependant rien au fait que la quête du document reste le moteur de toute démarche historienne et son analyse le fondement à tout régime de validité.

S'il est des moments particulièrement exaltants dans la recherche, celui de la découverte puis de l'authentification de manuscrits est assurément l'un des plus intenses. Le présent livre est né de l'exhumation non pas totalement fortuite mais inattendue d'un manuscrit du XVIII^e siècle qui révèle, selon les termes traduits de l'auteur, « les pratiques cultuelles dans le Viêt Nam traditionnel » (préface : xv).

En 2004, Trần Quốc Anh, *assistant professor*, enseignant aujourd'hui les études interreligieuses à la Jesuit School of Theology (Santa Clara University, Californie), est venu à la Société des Missions Étrangères de Paris (MEP) pour y consulter des textes chrétiens et des martyrologes d'époque prémoderne en vue de comprendre la conflictuelle inculturation du christianisme – « religion des Portugais » ou « religion de Gia-tô [Jésus] » d'alors – à la société vietnamienne. Le centre de documentation de cette Société est en effet reconnu comme l'un des lieux incontournables pour étudier l'évangélisation de l'Asie, les controverses théologiques et plus largement l'histoire des contacts euro-asiatiques à partir de sources religieuses dont les plus anciennes remontent au XVII^e siècle.

Alors qu'il recherchait l'origine d'un texte apologétique relativement bien connu¹ en suivant pour cela les conseils et les intuitions du professeur Trần Văn Toản, l'historien a fait la découverte d'un manuscrit intitulé *Tam giáo chự vọng*. Mentionné sans plus de précisions dans des écrits postérieurs, l'original restait inconnu et non référencé. Daté du XVIII^e siècle au vu de la graphie, écrit en *quốc ngữ* (vietnamien romanisé) avec quelques insertions en écriture démotique, difficilement compréhensible de prime abord, montrant plus d'intérêt pour les pratiques et les rituels que pour la doctrine (p. 64), tout portait à croire que ce manuscrit décrivait les « Erreurs »

qu'un missionnaire occidental envoyé au Tonkin percevait dans les enseignements confucéen, taoïste et bouddhique.

Débute ici une investigation qui a nécessité de faire simultanément œuvre d'historien, de philologue et de traducteur. Historien tout d'abord car il s'est agi, après avoir exposé les enjeux historiographiques relatifs à la connaissance des croyances et des sacralités du Viêt Nam classique, de déterminer la datation la plus précise du document et de résoudre l'énigmatique anonymat (p. 70-73). La démarche a consisté ensuite à analyser la réceptivité de la société tonkinoise et les débats religieux qui allaient animer la cour des Trĩnh. Enfin, il a fallu analyser les termes d'une *disputatio* qui se voulait un dialogue neutre entre un missionnaire et un lettré.

Œuvre de philologue ensuite pour resituer chronologiquement le manuscrit à sa juste place dans le corpus des textes religieux par analyse de l'intertextualité et du contenu. Le lecteur se reportera avec intérêt à la présentation des sources primaires et aux écrits sino-vietnamiens de la très riche bibliographie. Il lira aussi l'appendice A qui compare avec précision la structure de deux manuscrits d'un « saisissant parallèle » (p. 324) : le *Tam giáo chũ vĩa* et l'*Opusculum de sectis apud Sinenses et Tunkinenses*².

Œuvre de traducteur enfin pour que le texte anglais et son lexique religieux soient accompagnés de leurs référents étymologiques et idéographiques (*hán nĩm*). Outre le glossaire qui s'avère un outil de recherche de premier intérêt, les notes de bas de pages constituées de commentaires historiques, de référents textuels ou d'addenda des caractères sino-vietnamiens sont tout aussi importants pour comprendre les évolutions sémantiques des concepts cosmologiques et théologiques.

Ce livre se décompose logiquement en deux parties égales qui concernent l'une le contexte et l'autre le texte. L'introduction présente avec clarté le système religieux après avoir rappelé que « les Vietnamiens

ont développé leur propre version du *tam giáo* » (p. 2). C'est donc sur cette base que la réceptivité du christianisme (et en prolongement la réflexion missiologique), ou à l'inverse les résistances locales (expulsions de missionnaires, apostasie ou martyre) doivent être analysées : l'auteur rappelle ainsi que le confucianisme est resté pour l'essentiel un enseignement scolastique et élitare dont les fondements éthiques ont su pénétrer les masses (p. 6-7) mais en perdant son rigorisme. Le bouddhisme, voie de l'Éveil à l'origine, est rapidement devenu une religion du salut en se propageant sous la forme de l'école de la Terre Pure (p. 9). Quant au taoïsme, qui s'est surtout diffusé sous des oripeaux légendaires ou des savoirs pratiques, il a donné corps à des croyances populaires magico-religieuses et à l'arrière-plan cosmologique du néo-confucianisme (p. 11). Cet ensemble que découvrent les missionnaires occidentaux forme l'univers mental vietnamien.

Le chapitre 1 remet en perspective historique l'évangélisation du Tonkin en rappelant les échanges maritimes, le fonctionnement du patronage puis la remise en cause du monopole jésuite avec l'arrivée de nouveaux ordres. Ceci crée une situation de double rivalité, interne au monde chrétien (faut-il suivre à la lettre les Instructions romaines de 1659 ou chercher des modes d'accommodement ?) et externe avec des religions asiatiques établies de longue date (conversions et persécutions). La relation entre confucianisme et christianisme se cristallise autour de la querelle des rites qui, de théologique, devient une question juridique. Définir le contexte polémique (p. 30) était ainsi un prérequis nécessaire pour analyser un texte symptomatique de son temps en ce qu'il adopte une position défensive à l'égard des trois enseignements (p. 46).

Le chapitre 2 relate la découverte d'un manuscrit qui permet de faire revivre, sous la forme d'un dialogue, les croyances et les pratiques les plus anciennes des

Tonkinois. Ces échanges justifient le rejet de rites païens ou barbares en utilisant un argumentaire chrétien classique apparu dès l'époque romaine et qui a évolué au Moyen-Âge (p. 50-51). Pour caractériser la nature « apologétique » (quête de la vérité) et « négative » (p. 61) à l'égard des religions non-chrétiennes de ce manuscrit (dénonciation des erreurs par la raison), Trần Quốc Anh rappelle la préexistence de deux sortes d'écrits, les catéchismes³ et les livres de doctrine chrétienne.

L'auteur se lance ensuite dans l'analyse paléographique et codicologique du manuscrit. Ses sources ne se résument pas aux seuls écrits chrétiens antérieurs, il fait également référence aux classiques confucéens, aux légendes chinoises, à l'histoire vietnamienne. En se posant en prolongement la question de l'audience ciblée, l'historien en conclut qu'il s'agit d'un document interne à destination du clergé naissant (p. 68, p. 144). En toute hypothèse, il a pu être écrit en 1752 par le missionnaire italien Hiliario di Gesù, déjà auteur d'un manuscrit consacré aux croyances superstitieuses (*Dị đoan chi giáo*) à moins qu'il ne s'agisse d'une œuvre collective (p. 72). Ce texte est quoi qu'il en soit un appel à la raison fondé sur l'expérience de convertis pour démontrer en quoi le taoïsme est une superstition, le bouddhisme une croyance diabolique et le confucianisme un culte méritant d'être purifié.

Le chapitre 3 introduit au monde surnaturel vietnamien et à la pluralité de ses entités célestes, plus ou moins proches les unes des autres, que l'on évoque ou honore à travers des rites et avec lesquelles on entretient des transactions symboliques. L'État a traditionnellement joué un rôle prépondérant dans la hiérarchisation d'un panthéon officiel (p. 78) et dans la fonctionnalisation des lieux de cultes. Cette organisation permet de qualifier socialement les pratiques collectives, de distinguer les rituels et les sacrifices selon leur nature publique ou privée, d'en évaluer le prestige selon leur envergure impériale (sacrifice du Ciel et

de la Terre) ou locale (divinités tutélaires). Cultes agraires, vénération des Ancêtres, culte à Confucius, cultes militaires – jusqu'à la révolte des Tây Sơn – se superposaient ainsi à des cultes villageois. Ces derniers mettaient en scène des entités inanimées (démoniaques car dénuées de conscience selon les chrétiens) ou des humains divinisés qui pouvaient être chrétiennement interprétés comme des saints patrons (p. 200) ou des fondateurs de corporations (p. 209). Venaient enfin les cultes domestiques, sans oublier un nombre non négligeable de divinités féminines issues des diverses traditions du *tam giáo*. De tout cet ensemble, la conception chrétienne considérait que la seule vraie dévotion ne pouvait s'exprimer qu'envers un Dieu unique (p. 107) et, pourrait-on rajouter démiurgique, alors que les cultes aux esprits, qualifiés d'immanents et d'inefficaces, n'étaient qu'une extension du culte des Ancêtres.

Les chapitres 4 et 5 approfondissent précisément les interprétations de ce culte qui, en rendant interdépendants les vivants et les morts à travers diverses formes de médiations, place le principe de piété filiale au fondement de toute morale. De là découle la conception de l'immortalité de l'âme et se formalisent les rites et les commémorations funéraires (p. 114-122). Ces aspects vont être méthodiquement discutés tout au long du dialogue pour comparer les conceptions métaphysiques et éthiques chrétiennes aux autres confucéenne, taoïste et bouddhique.

Suit en seconde partie la traduction commentée du manuscrit. En préface, le missionnaire explique qu'il est venu en Annam sauver des âmes. À cet effet, il a décidé de rencontrer un lettré vietnamien et d'apprendre auprès de lui. Leurs échanges prennent la forme retranscrite d'une série de 39 questions-réponses qui les font débattre sur la cause première (mythes de création, Genèse), l'être Suprême (Dieu, Ciel), la métaphysique, l'harmonisation des temps humain, chrétien et biblique, le monothéisme (chrétien) et les procédés

de divinisation (dans le bouddhisme et le taoïsme), les conceptions asiatiques de l'immanence et de l'humanisme, la vénération des divinités tutélaires, les rites – en particulier funéraires –, la destinée de l'âme. Présentée sous la forme d'un dialogue, la rencontre n'en avait pas moins pour objectif de persuader les lecteurs, néo-convertis, de la primauté du christianisme sur les autres systèmes de pensée en orientant le comparatisme et en déroulant un questionnaire fermé qui prédisposait les conditions de l'échange inter-religieux.

Alors que la position probabiliste défendue par les Jésuites (p. 131) aurait permis de trouver des terrains d'entente avec un confucianisme orthodoxe (en tant qu'éthique sociale et familiale dissociée de son ritualisme et des tendances irrationalistes provenant du bouddhisme et du taoïsme), l'exclusivisme chrétien du XVIII^e siècle figea des relations conflictuelles avec les trois enseignements en concluant à des incompatibilités théologiques et en conditionnant les termes du dialogue religieux (p. 133). En conséquence de leurs incohérences et de leurs impensés, ces croyances observées étaient finalement erronées. C'est cette interprétation intransigente qui fut reprise dans les catéchismes et les écrits chrétiens postérieurs (p. 140).

Trần Quốc Anh conclut sur la nature ambivalente de ce texte apologétique en notant les limites d'un dialogue qui n'en est finalement pas vraiment un. Il reconnaît cependant les apports d'une démarche argumentative et empathique fondée sur la raison, l'histoire et qui a su s'ouvrir aux définitions émiques du religieux. Même si ce texte dévoile avant tout les représentations religieuses du missionnaire, la possibilité de le rapprocher d'autres sources chinoises et vietnamiennes en fait un document de première importance pour mieux connaître les débats religieux qui se sont déroulés au XVIII^e siècle.

Le lecteur a ainsi accès à un manuscrit traduit, annoté et remis dans son contexte.

Cet ouvrage est une contribution majeure à l'histoire religieuse du Viêt Nam pré-moderne et à l'étude des relations entre christianisme et religions traditionnelles. S'il questionne avec clarté les catégories vietnamiennes de la religion à partir du prisme chrétien, l'auteur n'évoque qu'implicitement les débats internes au *tam giáo*. Le confucianisme a en effet cherché de façon récurrente à préserver ses principes et ses normes en critiquant ou en tolérant selon les périodes les conceptions du taoïsme et les préceptes du bouddhisme qui pouvaient être compatibles. Le dialogue instauré par le missionnaire démontre une maîtrise du discours et du raisonnement qui savent convaincre par la comparaison des contextes historiques et culturels, par le renversement des arguments (critique confucéenne du bouddhisme) ou encore la contradiction. Les missionnaires occidentaux ont-ils pu tenir un argumentaire partiellement comparable à celui des lettrés ? À l'inverse, le lettré a-t-il été en mesure de développer tous ses arguments pour débattre, par exemple d'exorcisme ou plus généralement des mystères du christianisme ? Les questions que soulève la lecture de cet excellent ouvrage incitent à ouvrir plus largement vers l'étude historique de la rhétorique et de la persuasion religieuses ou, dans un contexte plus contemporain, vers celle des fondements sociologiques du dialogue interreligieux en Asie. D'évidence, ces Dieux, héros et ancêtres évoqués dans le Viêt Nam du XVIII^e siècle semblent n'avoir jamais été autant d'actualité en ce début de XXI^e siècle.

Notes

1. Réédité à de nombreuses reprises à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, la *Conférence des quatre religions* (*Hội đồng tứ giáo*) relate les échanges qui ont eu lieu à la fin du XVIII^e siècle à la cour du seigneur Trịnh (Tonkin) entre un confucéen, un bouddhiste, un taoïste et un chrétien au sujet de l'origine, de la mission et de la destinée de l'homme.

2. Ce manuscrit latin agrémenté de passages en sino-vietnamien fut rédigé en 1750 par Adriano di Santa Thecla. Découvert également aux MEP durant les années 1990, il a fait l'objet d'une traduction et d'une publication au début des années 2000 (Dror 2002).
3. L'auteur insiste à bon escient sur les catéchismes de Ricci et surtout d'Alexandre de Rhodes qui chercha à adopter une « troisième voie » explicative des mystères du christianisme (p. 60).

Référence

DROR, Olga 2002, *A study of Religion in China and North Vietnam in the Eighteenth Century*, Ithaca, NY : Cornell University Press.

* Maître de conférences, EPHE-PSL.

Catherine Earl, éd., *Mythbusting Vietnam. Facts, Fictions, Fantasies*, Copenhagen, NIAS Press, 2018, 254 p.

*Par Philippe Le Failler**

Sur le Vietnam et son évolution récente, en anthropologie sociale, en économie politique et dans bien d'autres domaines, abondent les idées reçues, truismes et évidences apparentes qui, souvent reprises de livres en articles, peuvent laisser accroire à des faits reconnus que nul, dès lors, ne songe à démontrer. Qu'ils soient issus d'analyses rapides, d'expertises ciblées, d'affirmations gouvernementales ou revêtus d'un vernis de « sagesse populaire », ces préjugés relèvent d'une variété d'unanimité auquel chaque chercheur ayant le Vietnam dans son champ a été confronté et dont on sait à quel point il est difficile de s'abstraire.

Ces « mythes » du Vietnam moderne (ou post-moderne) peuplent les discours politiques et parasitent la littérature scientifique. Cet ouvrage ambitionne de ne pas les tenir pour acquis et tend à promouvoir une approche multidisciplinaire, à multiplier les sources et à questionner les méthodes employées. L'introduction de Catherine Earl donne le ton, et induit de sa part un certain recul introspectif. Le projet est conçu comme un exercice épistémologique : comment,

au cours des trente dernières années, s'est construite une certaine idée de la société vietnamienne que chaque étude fouillée met à mal sans que pour autant ne soit procédé à une réévaluation systématique du contexte ? Comment apprécier la justesse d'un savoir si la production scientifique fait défaut ?

Pour la plupart d'entre eux, les neuf contributeurs de cet ouvrage collectif sont des économistes, anthropologues et géographes du développement. Le livre est organisé en trois parties – faits, fictions et imaginaire –, lesquelles sont dotées de quelques pages introductives.

Le chapitre de Marie Gibert reprend et étend les résultats de ses travaux antérieurs sur l'évolution urbaine de Hô Chi Minh-Ville et, par-delà la dichotomie public/privé, contribue à une redéfinition de ce qu'est l'espace public pour conclure que cette notion ne relève pas d'une catégorie urbanistique. Il semble bien que les définitions normatives occidentales peinent à retranscrire une réalité qui échappe à ses critères. Il ressort de son analyse que ce sont les pratiques urbaines qui permettent de définir la vocation des lieux et elle relève la difficulté qu'à la population à se les approprier. Plus encore que les monuments historiques, places et autres jardins publics consacrés par l'histoire et la volonté des autorités, c'est avant tout la rue elle-même, ses trottoirs et ses venelles qui attestent d'une dynamique de socialisation et d'une vivacité économique. C'est encore dans les interstices du maillage urbain que se loge la vie de quartier, on y retrouve le village dans la ville. La nouveauté que constituent les centres commerciaux, le brassage humain qu'ils entraînent en fait des lieux publics à grande échelle mais, là encore, comme au sein des rues, se constituent des sous-ensembles et des solidarités. Le village renaît dans les allées marchandes. On l'aura compris, par une description de la fluidité des termes et des usages, cet article est presque un éloge du pragmatisme et des capacités d'adaptation des citoyens vietnamiens.